

Un article d'Anne Malaprade dans POEZIBAO du 3/11/2014

Trois ensembles constituent cet avis : avis de décès (hommage à Jacques Derrida), faits (14 000, précise le titre original) et méfaits (More facts : plus de faits, dont la quantité, cette fois, est indiquée par un surplus, une addition dont on ne connaîtra pas le résultat, ou la note).

En mémoire de Jacques Derrida dit adieu à l'homme en interrogeant l'animal : du singe au signe, du singe à la signature, raccourci saisissant pour dire l'histoire d'un sujet infans jusqu'à sa disparition. L'animal parlant, l'animal pensant se perçoit dans la trace et l'archive qui l'imprime au monde. Ce poème dit l'humanimal que nous sommes. Nous marchons parmi les gravats et les décombres, dans les pierres et les cendres : tel est le paysage, ainsi chemine notre solitude. Désastre, défaite, déconstruction, certes. Mouvement, marche, avancée, cependant. L'enfant trouvera les mots pour reconstruire son théâtre intérieur en vis-à-vis de ce monde-ci. L'apocalypse dont il est question désigne la fin d'un monde en tant qu'elle dévoile une révélation : le poème dit la fracture et la résilience, le lieu de la perte mais l'insistance du corps. « fête ou apocalypse, /apocalypse ou //une partie de corps, /partie secrète ».

Puis viennent les faits et méfaits : deux séries de poèmes, le plus souvent des tercets (38 pour la première, 23 pour la seconde), cadrés par deux citations. Ingeborg Bachmann : « Du silence avec moi, comme toutes cloches sont du silence ! », à l'aube. Au crépuscule, Peter Sloterdijk, « Être-là dans l'instant signifie s'être survécu jusqu'ici à soi-même ». Le poème, donc, fragile objet verbal frôlant le silence, feuille, surface ou glacis de parole stupéfiée sur la vie : la prolongeant, la frôlant, la protégeant. Et c'est bien un souffle qui donne corps aux mots, patiemment posés, fébrilement accordés, une respiration qui articule le silence au temps saisi depuis l'instant. On ne sait pas d'où vient la voix : est-ce le monde qui parle, un personnage, une mémoire, un élément qui surgit ? La source reste anonyme,

son origine constamment floutée. Ce qui compte c'est le fait, l'agir, la présence, la circonstance. Parfois ces données s'évadent et se subtilisent jusqu'à la question : « où ont-ils/logé les chevaux/de toute façon ? ». Quelques fois elles s'affirment aussi nettement qu'un compte rendu : « Quatre oiseaux bruns/voltigent/dans le faux/poivrier ». D'autres fois elles conseillent ou intimement à celui qui persiste à lire, à celui qui persiste à vivre (peut-on surlire comme on survit ?) : « Regarde ce que tu/attends, une page ». D'autres fois encore elles définissent, mais en usant de formules qui n'ont rien d'exclusif, rien de définitif : « Hermès, soleil/n'est pas nôtre ». Si quelque chose s'annonce, si un fait survient, si un acte s'affirme, c'est toujours en regardant vers le devenir et l'ouverture, fussent-ils néants. Le vide est cette scène à partir de laquelle survient le phénomène : fugace, beau, imperceptible, il est saisi et découpé en quelques mots tenus et déhanchés. C'est-à-dire ce qu'on appelle, en français tout au moins, « vers » : structuration maintenue du texte (« couronne de lettres »), mais aussi et toujours, envolée en direction de, regard tourné, direction, perspective sentée (« un ciel dit-elle/sans les mots dit-il »). Norma Cole dispose les mots dans le ciel d'une page, et dessine une voûte susceptible de contenir l'infini des signes. Jean Daive à son tour, par cette traduction qui ne perd jamais de vue — les deux textes sont en vis-à-vis, se scrutent, se répondent, s'interrogent — la langue américaine, rend hommage à cette douleur ajustée à la douceur. Les mots blessent et soignent, nouent et dénouent. Ils rappellent une brisure qu'ils suturent : mesure, justesse, saisie de l'écart, poursuite des coïncidences, crimes, remords, combats. « C'est la guerre de la langue », commente Jean Daive : « menace d'une arme », « l'espace du tueur », « portée de fusil », « BOUM », « service militaire ». Ces indices témoignent de ce que les faits sont devenus méfaits. Quelque chose, quelqu'un a été tué : la page est « page// de feu », témoignant d'un éclat qui ne désarme pas. Serait-ce justement ce qu'on appelle désastre ?



Un article de Tristan Hordé dans Sitaudis

Jean Daive (que Norma Cole a traduit en anglais) a choisi des poèmes dans deux recueils publiés en 2009 aux États-Unis, 38 dans 14000 faits et 23 More facts, auxquels s'ajoute en ouverture un poème en mémoire de Derrida. Dans sa présentation, il définit ces faits comme des « bris et débris, somme implosée d'une existence en son commencement » ; c'est dire le caractère disparate des énoncés : dans ces poèmes courts de trois (parfois quatre) strophes, chacune le plus souvent entre deux et quatre vers, le monde apparaît en effet souvent comme un ensemble d'éléments sans aucun lien les uns avec les autres.

Le lecteur avance dans le livre en passant d'un contenu à l'autre, du « nous » au « je », avec des changements incessants d'éclairage, et il connaît dans quelques poèmes une difficulté à comprendre comment associer les éléments des vers, ou plutôt il s'aperçoit que plusieurs solutions sont possibles et qu'elles sont à accepter ensemble ; dans « éclats de pensée / alignés // petits navire / ils s'illuminent », « alignés » qualifie aussi bien « éclats » que « navires », et le statut de « ils » est également ambigu, le pronom renvoyant à « navires » ou à « éclats ». Ailleurs, il est impossible de lier deux vers successifs qui renvoient à des réalités éloignées, comme dans la suite « ombres gris foncé / met-il des jambières ». Ici et là, le lien entre deux vers pourrait être fait, mais l'absence de contexte conduit à les délier et à lire des faits isolés : « N'attends pas que je dise autre chose / Terre brûlée ingrate ». À côté de ces passages brutaux, des vers sont inachevés, suspendus, comme si le fait n'avait pu être saisi entièrement ou qu'un autre avait pris plus d'importance et avait supplanté sa perception. Le trouble est entier quand ce qui est dit — ce qui est dit est un fait — n'est pas interprété correctement, que « il » comprend A au lieu de B.

« Il » ? Quels personnages apparaissent dans l'accumulation des notations ? Dans la plupart des poèmes, les faits sont donnés sans être pris en charge, mais dans une partie d'entre eux un « je » et un « tu » sont introduits, un « nous » livre une donnée

personnelle (« Nous avons / toujours été // un village / baignier ») : autres faits que ces discours rapportés, bribes arrachées au flot des paroles. La présence d'allusions à des poètes (Éluard, avec « terre bleue ») et à des personnages de la mythologie gréco-latine (Hermès, Vénus) élargit le champ du monde et renvoie aussi au passé — « Vénus, une tranche / de temps / au-delà des mots ».

Le rassemblement de faits, leur accumulation ne font pas que tenter de restituer quelque chose des cahots de la vie, de donner ainsi un sens à des milliers d'éléments disjoints : ils interrogent la manière de vivre le temps. Après l'observation d'oiseaux qui se déplacent dans un arbre, vient la question « [...] quand / commence / le passé ? » et un essai de réponse, « quelque chose // en suspens / qui fut / est loin ». Reste une inconnue, comment aller du passé au présent ? pas de continuité, seulement une divagation continue, une absence de narrativité : réunir des faits, quels qu'ils soient, ne pas se soucier de les ordonner, livrer un « récit infini » ; Il y a toujours la possibilité de dire alors même que l'on vit le monde comme défait, « Les limites de la / langue ne sont pas / les limites de ce / monde dévasté ». Et l'écriture impose une unité, toujours fragile sans doute, mais réelle ; à côté de la récurrence du verbe « tuer » et de faits tragiques s'imposent d'autres notations relatives à la musique

